JEAN JACQUES ROUSSEAU

NARCISSE
OU
L'AMANT DE LUI-MÊME,
COMÉDIE

[1732-1746 (manuscrit disparu); Paris, janvier 1753, Pisot; ≪La Société J.J. Rousseau à Genève possede un exemplaire de cette edition (Pisot) qui a été annoté par l'écrivain en vue d'une réimpression. Moultou a certainement eu connaissance de cet exemplaire, puisque les corrections apportées par Rousseau ont été soigneusement respectées dans la Collection complète de Oeuvres contenant le texte de Narcisse (Genève, 1781).≫ le Pléiade édition, t. II, p. 1979; le Pléiade édition, t. II, pp. 957-974. =Du Peyrou/Moultou 1780-89 quarto édition, t. VIII, pp. i-51]

THEATRE.
POESIES,
ET MUSIQUE.

Divise en deux Parties, dont la premiere Contient les pieces de Théatre & les ouvrages de Poésie, & la seconde diverses pieces sur la Musique.

TOME HUITIÈME
A GENEVE.
DCC. LXX X I I.

[iii]

THEATRE, POESIES ET MUSIQUE.

PREMIERE PARTIE

[iv]

NARCISSE OU L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

Représentée par les Comédiens ordinaires du Roi,
le 18 Décembre 1752.

GENEVE.
M. DCC. LXXXI.

[v]

PRÉFACE

J'ai écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis garde de la montrer, aussi long-

tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti Ie courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mas de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, quo je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien; car on l'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons: mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des autres, qui, pour la plupart, se passent biens dela mienne. Mais s'il m'importe gueres qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser, & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accuse justement de ne lui avoir prête son secours que par caprice ou par vanité. Sans l'aimer & sans la connoître.

[vi] Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manque de me susciter une multitude d'adversaires* [*On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires, & cela me paroit assez croyable dans un siecle ou l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds tems à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à s'écouter les uns les autres.Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrites qu'ils ont publies contre moi, depuis la premiere réponse dont je fus honore, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à-peu-près de cette maniere: Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il ait l'etat florissant ou les sciences sont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe: que dis-je, en Saxe? à Leipsic, que dis-je, à Leipsic? dans cette Université. Alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assiérait modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous ignorance dont il se plaignait si justement. J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je fuis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choques du mot d'adversaires, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse designer, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles de femmes & de beaux esprits, ou ils etoient bien surs que je n'irons pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvaient d'abord sans replique les réponses de mes adversaires, puis quand j'ai replique, m'ont blâme de l'avoir fait, parce que, selon eux, un ne m'avoit point attaque. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siecle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.] plus attentifs [vii] peut-être a l'intérêt des gens de lettres qu'a l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien doute que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma saveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguise ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'etoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargne contre elle ni les invectives indiscrètes, ni même les faussetés* [*On peut voir, dans le Mercure d'Août 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon, au sujet de je ne sais quel écrit attribue faussement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.] pour tacher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublie dans leurs déclamations. Plusieurs out entrepris do me réfuter hautement: les sages out pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourne sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'a mes raisons, & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées à fait oublier les accusations plus graves que je leur

intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire [viii] dire j'ai prouve des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer quo je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies!

Ils prétendent que le ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues; c'est sans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations même d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, due ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se sont pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur: car ils n'ont assurément rien trouve dans mes ecrits ni dans ma conduite qui ait du leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur est pas permis d'ignorer que des qu'un homme pane sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent, encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parle contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également [ix] de preuve & de vraisemblance, je ne fais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance a. établir la premiere; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement, quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non quo je ne parle pas de bonne-foi. S'il etoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but & les passions nous en écartent. Quand il seroit, vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas [x] raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je sais. Long-tems séduit par les préjuges de mon siecle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage, je ne regardois les sciences qu'avec respect, & les savans qu'avec admiration.*

[*Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis n'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de Morale du de Philosophie, que je ne crusse y voir l'ame & les principes de. l'Auteur. Je regardois tous ces graves ecrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approche de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjuge puérile, s'est dissipe, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.]

Je ne comprenois pas qu'on put s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à ıes estimer cc qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aye toujours trouve, satis loquentiae, sapientiae parum, il m'a falu bien des réflexions, bien des observations & bien du tems pour détruire en moi l'illusion de toute cette, vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces tems de préjuges & d'erreurs ou j'estimois tant la qualité d'Auteur j'aye quelquefois [xi] aspire à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composes les Vers & la plupart des autres Ecrits qui sont sortis de ma plume, & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd-d'hui ces amusemens de ma jeunesse, & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'etoient pas encore les miens. Il y a longtems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention; & hazarder de les donner au Public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-tems, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dus; car je n`pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le pere, à qui l'on fait ses derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les Lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité; car quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconséquence: c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de [xii] nouveau l'etat de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment; & j'attendrai que sur cet expose on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur cote n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie; ils me la seront résoudre comme il leur conviendra: pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma maniere, mais à la leur: ils détourneront habilement les yeux Lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu: mais j'aurai fait. Ce que je dois faire, & je commence.

«La science n'est bonne à rien, & ne fait jamais, que du mal, car elle est mauvaise par sa nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples lettres ont toujours été corrompus; tous les peuples ignorons ont été vertueux: en un mot, il n'y a de vices que parmi les savons, ni d'homme vertueux que celui qui ne fait rien Il y a donc un moyen pour nous de redevenir honnêtes gens; c'est de nous hâter de proscrire la science & les savans, de brûler nos bibliothèques, fermer nos [xiii] Académies, nos Colleges, nos Universités, & de nous replonger dans toute la barbarie des premiers siecles.»

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien réfute: mais aussi jamais n'ai-je dit ni pense un seul mot de tout cela, & l'on ne sauroit rien imaginer de plus oppose à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mas voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfute.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts à contribue à épurer nos

mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées,* [*Quand j'ai dit que nos mœurs s'etoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres etoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain, les invasions d'une multitude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a du nécessairement détruire les meurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte de Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmente le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes & altere chez toutes. Les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal, elles y ont seulement leur bonne part; & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donne à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua, pour la premiere fois, la Comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il etoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractere si bien expose auroit du faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractere tout-à-fait manque, & ses noirceurs passerent pour des gentillesses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.] la question etoit à-peu-près résolue

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante, sur l'influence que la [xiv] culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la premiere n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des Lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'etoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marche ensemble, on pouvoit nier que l'une eut amene l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup-d'oeil la vérité de toutes choses. La science, prise d'une maniere abstraite [xv] mérite toutes notre admiration. La folle science des hommes n'set digne de risée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accéléré très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour; savoir, l'oisiveté & le désir de se distinguer. Dans un Etat bien constitue, chaque citoyen à ses devoirs à remplir: & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaque à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitue tous les citoyens sont si égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant ni même comme le plus habile, mais tout plus comme le meilleur: encore cette derniere distinction est-elle souvent dangereuse; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres, qui naît du désir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles sont n'est utile; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu scrupuleux sur les moyens réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il falut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle [xvi] est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogene, des

Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecte de se distinguer même parmi nous; & leur dangereuse doctrine à tellement fructifie, que quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouvante de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur à pousse dans les maximes le mépris de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être homme de bien. De-la naît encore cette autre inconséquence qu'on ne recompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjuges. C'est pour nous enseigner les Lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse: nous savons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme: nous savons tout ce qui [xvii] s'est fait jusqu'à présent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Lettres, de la philosophie & des beaux: -arts, amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous: c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure.* [*Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguer plus aisément les Cortes, n'a pas trouve de moyen plus sur que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'alonger cette Note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.]

[xviii] Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron. Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent souvent qu'a nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain crue nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus: «Si la science essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvéniens naturels, nous a plus imprime en la fantaisie leur grandeur & poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous en couvrir.»

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société, & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris

pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour-propre augmente en même proportion [xix] que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est Philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du Philosophie, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talons agréables veut plaire, être admire, & il veut être admire plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul: je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-la naissent d'un cote les rafinemens du goût & de la politesse; vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, pueriles, qui, à la longue, rappetissent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'Artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice à de plus lâche; de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes, l'Artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plis cruelle. Nos ecrivains regardent tous comme le chef-d'oeuvre [xx] de la politique de notre siecle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société* [*Je me plains de ce que la Philosophie relâche les liens de la société qui sont formes par estime & Ia bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Ii n'y a donc point en ceci de contradiction.] par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable: mas en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement! II faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes: car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille veut-être leur sont opposes, & il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, [xxi] de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un etat de choses ou chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagne à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens-commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution ou les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & ou il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose; ou l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère; ou les plus fripons sont les plus honores & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme! Je

sais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela; mais ils le disoient en déclamant, & moi je le dis sur des raisons; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les causes, & je fais voir surtout une chose très-consolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'a l'homme mal gouverne.* [*Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci: «Les hommes ont par-tout les mêmes passions; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent; donc ils sont par-tout les mêmes.» Quand les Géometre ont fait une supposition qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas & démontrent ainsi la supposition fausse. La même méthode appliquée à la maxime en question en montreroit aisément l'absurdité: mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre; mais le philosophe dit: en Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse; tout leur fait un devoir du vice; il faut qu'ils soient mechans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi sortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses: l'amour de la société & la soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent: ce mot de propreté qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux; ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux: plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talons & leur industrie, plus ils se friponnent décemment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet pomme-là.

Illum non populi fasces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans discordia fratres;
Non res Romans, perituraque regna. Neque
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.]

[xxii] Telles sont les vérités que j'ai développées & que j'ai tache de prouver dans les divers ecrits que j'ai publiés [xxiii] sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais du'a son préjudice. Il est ne pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'a le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage: elle lui fait regretter les biens passés & l'empêche de jouir du présent: elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination & le tourmenter par les desirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison; si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommage.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe; quelques ames privilégiées, capables des résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, & aux autres passions qu'engendre le goût des Lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière & l'honneur du genre-humain; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la regle; car si tous les hommes etoient des Socrates, la science [xxiv] alors ne leur

seroit pas nuisible, mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respect ses loix & ne veut point rafiner sur ses anciens usages, doit le garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savans, dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple; & des qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de regle que ses passions ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les mechans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophe à une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu.* [*Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime: c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existe. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en etoit ici le lieu: mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome etoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'etoient point formées: ils ne meprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore; car ces mots vertus & vices sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences; car des deux premiers Rois de Rome qui donneront une forme à la République & instituèrent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacres; les deux choses du monde les plus éloignées de la Philosophie.]

[xxv] Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit due les sciences y aient contribue ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclare pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui qui s'est gâte le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est force de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; c'est ainsi que les arts & les sciences après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui [xxvi] ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public* [*Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion, une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.] qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances, & à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle; de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister & même d'entretenir avec soin les l'Académies, les Colleges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles, & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée ou il ne seroit plus question d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant ou est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il [xxvii] faut seulement les distraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifie le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dependoit de moi, & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire siffler, si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des Spectateurs, & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami, le secret de son confident, ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut songer qu'a la police; & l'on fait assez que la Musique & les Spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est; vis-a-vis ni du public ni de mes adversaires; c'est vis-a-vis de moi seul: car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en etat de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnes dans le dessein de ne les plis reprendre, & renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifie à la [xxviii] paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai ose les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni allez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les justes reproches que j'a faits aux gens de Lettres.

Il me faloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me redoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma piece à eu le fort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cause, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre que si elle eut réussi.

Je conseille clone à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux observer ma conduite, avent que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vante d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des [xxix] grands hommes de mon siecle pour tacher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis

choisi & fasse des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'instant au feu mes ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Musique, si j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté; je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent,* [*J'admire combien la plupart des gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaques, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont cause, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y pas un homme de Lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dira en l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette maniere de raisonner me paroit leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.] & croirai n'en valoir pas moins pour cela. [xxx] Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour: Cet ennemi si déclare des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de Théâtre; & ce discours sera, je l'avoue, une satire très-amere, non de moi, mais de mon siecle.

[i]